S. VINCENT DE PAUL

D'APRÈS

LOUIS ABELLY, ÉVÊQUE DE RODEZ

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE DOUZE GRAVURES

Société de Saint-Augustin

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

PARIS, 30, RUE ST-SULPICE | **LILLE,** 41, RUE DU METZ

CHAPITRE III.

CAPTIVITÉ ET ESCLAVAGE CHEZ LES TURCS.

Étant de retour à Toulouse, il trouva qu'une personne qui avait eu estime de sa vertu et désiré de lui procurer quelque avantage, était décédée pendant son absence et l'avait institué son héritier par testament, ce qui l'obligea d'employer quelque peu de temps à recueillir cette succession. Ayant appris ensuite qu'un homme qui devait quatre ou cinq cents écus à cette personne défunte, s'était retiré à Marseille pour éviter les poursuites, et qu'il était en état d'acquitter cette dette, il y alla pour se faire payer, et, par accommodement, il en tira trois cents écus ; c'était au mois de juillet de l'année 1605. Comme il se disposait à retourner par terre à Toulouse, un gentilhomme du Languedoc, avec lequel il était logé, le convia de s'embarquer avec lui jusqu'à Narbonne : ce qu'il lui persuada facilement, parce que, le temps étant propre à la navigation, il espérait ainsi abréger de beaucoup son chemin.

Cet embarquement lui fut bien funeste, selon le sentiment ordinaire du monde ; mais si on le regarde avec des yeux éclairés de la lumière de la foi, il fut très heureux pour l'accomplissement des desseins de DIEU sur lui.

Laissons-le faire lui-même le récit de ce qui lui arriva en cette rencontre. Nous le trouvons dans une lettre du 24 juillet 1607, qu'il écrivit d'Avignon à M. de Commet, après qu'il fut échappé de son esclavage.

« Je m'embarquai pour Narbonne pour être plus tôt à Toulouse et pour m'épargner, ou, pour mieux dire, pour n'y jamais être et pour tout perdre. Le vent nous fut autant favorable qu'il fallait pour nous rendre ce jour-là à Narbonne (qui était faire cinquante lieues), si DIEU n'eût permis que trois brigantins[1] turcs, qui côtoyaient le golfe du Lion pour

[1] **Brigantin**, n. m. : *vx.* Navire à un pont, généralement à deux mâts, dont les voiles majeures sont carrées. Synon. mod. *brick*. Emprunté à l'italien *brigantino* « petit bâtiment rapide muni de voiles et de rames » attesté depuis 1379. L'italien *brigantino* est un diminutif avec le suffixe *-ino (-in*)* de *brigante* proprement « celui qui fait partie d'une troupe, d'une compagnie » [navire d'escorte], v. *brigand*. Voir également ce site consacré à la marine ancienne : http://images.google.fr/imgres?imgurl=http://www.mandragore2.net/dico/lexique2/navires2/brigantin-gd.jpg&imgrefurl=http://www.mandragore2.net/dico/lexique2/lexique2.php%3Fpage%3Db4&usg=__aeh4Gnokpy9AQ1e9-tvZ3zoYECw=&h=300&w=394&sz=23&hl=fr&start=9&um=1&itbs=1&tbnid=C1LFv_ijHnEpPM:&tbnh=94&tbnw=124&prev=/images%3Fq%3Dbrigantin%26um%3D1%26hl%3Dfr%26sa%3DG%26ie%3DUTF-8%26tbs%3Disch:1

attraper les barques qui venaient de Beaucaire, où il y avait une foire que l'on estime être des plus belles de la chrétienté, ne nous eussent donné la charge et attaqués fort vivement. Deux ou trois des nôtres étant tués et tout le reste blessé, et même moi qui eus un coup de flèche qui me servira d'horloge tout le reste de ma vie, nous fûmes contraints de nous rendre à ces félons. Les premiers éclats de leur rage furent de hacher notre pilote en mille pièces, pour avoir perdu un des principaux des leurs, outre quatre ou cinq forçats que les nôtres tuèrent ; cela fait, ils nous enchaînèrent, et après nous avoir grossièrement pansés, ils poursuivirent leur pointe faisant mille voleries, donnant néanmoins liberté à ceux qui se rendaient sans combattre, après les avoir volés. Et enfin, chargés de marchandises, au bout de sept ou huit jours, ils prirent la route de Barbarie, tanière et spélonque[2] de voleurs sans aveu du Grand Turc, où, étant arrivés, ils nous exposèrent en vente, avec un procès-verbal de notre capture, qu'ils disaient avoir faite dans un navire espagnol : parce que, sans ce mensonge, nous aurions été délivrés par le consul que le roi tient en ce lieu-là, pour rendre libre le commerce aux Français. Leur procédure à notre vente fut qu'après qu'ils nous eurent dépouillés, ils nous donnèrent à chacun une paire de caleçons, un hoqueton[3] de lin avec une bonnette[4], et nous promenèrent par la ville de Tunis, où ils étaient venus expressément pour nous vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, la chaîne au cou, ils nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vinssent voir qui pouvait bien manger, et qui non, et pour montrer que nos plaies n'étaient point mortelles. Cela fait, ils nous ramenèrent à la place, afin que les marchands nous vinrent visiter tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos côtés, sondant nos plaies, et nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter, pour voir la force d'un chacun, et mille autres brutalités.

---

[2] **Spélonque**, n.f. : *vx* ou *littér*. Caverne, grotte. Emprunté au latin *spelunca* « caverne, antre, grotte » (du gr. σπῆλυγξ, -υγγος « caverne »).

[3] **Hoqueton,** n. m : *Anciennement*, veste de grosse toile que les hommes d'armes portaient sous le haubert. ▫ Casaque de paysan. *Hoqueton de berger*. Emprunté à l'arabe *al-goton* « le coton ».

[4] **Bonnette,** n. f. : *vx* ou *région*. Sorte de bonnet, mot dérivé de *bonnet** « étoffe », suff. *-ette**.

Je fus vendu à un pêcheur, qui fut contraint de se défaire bientôt de moi, parce que rien ne m'était si contraire que la mer ; et depuis par le pêcheur à un vieillard, médecin spagirique[5], souverain tireur de quintessences[6], homme fort humain et traitable, lequel à ce qu'il me disait avait travaillé l'espace de cinquante ans à la recherche de la pierre philosophale[7], etc. Il m'aimait fort et se plaisait de me discourir de l'alchimie[8], et puis de sa loi, à laquelle il faisait tous ses efforts de m'attirer, me promettant force richesse et tout son savoir. DIEU opéra toujours en moi une croyance de délivrance par les assidues prières que je lui faisais et à la Vierge Marie, par la seule intercession de laquelle je crois fermement avoir été délivré.

Je fus donc avec ce vieillard depuis le mois de septembre 1605 jusques au mois d'août 1606, qu'il fut pris et mené au Grand Sultan pour travailler pour lui, mais en vain, car il mourut de regret par les chemins. Il me laissa à un sien neveu, vrai anthropomorphite[9], qui me revendit

---

5 **Spagirique** ou **spagyrique,** adj. : Qui appartient à l'ancienne chimie ou à l'alchimie; qui s'en sert. Mot créé en lat. par PARACELSE, du gr. σπάειν « tirer, extraire », et ἀγείρειν « rassembler ».

6 **Quintessences,** n. fém. pl. : *Philos. anc.* Cinquième élément (l'éther) ajouté aux quatre éléments d'Empédocle. *Alchim*. Qualité pure, principe essentiel d'une substance (en particulier les alcools obtenus par distillations répétées). *Abstracteur* de quintessence.* **Vieilli,** Extrait le plus concentré d'une substance (dont il contient les propriétés caractéristiques). Mot issu du latin scolastique *quinta essentia,* traduction du grec *pemptê ousia* « cinquième essence.

7 **Pierre philosophale** : substance longtemps recherchée par les alchimistes, et qui devait posséder des propriétés merveilleuses, notamment celle de transmuer les métaux en or.

8 **Alchimie**, n. f. : Science occulte, née de la fusion de techniques chimiques gardées secrètes et de spéculations mystiques, tendant à la réalisation du grand œuvre. Emprunté au latin médiéval *alchimia,* de l'arabe *al-kîmiyâ* emprunté au grec *chumeia / chêmeia* « art de fondre et d'allier les métaux ».

9 **Anthropomorphite**, adj. et n. : en théologie, religion, *vieilli.* Partisan de l'anthropomorphisme, qui attribue à la divinité une forme et une nature humaine. Synonyme plus usuel *anthropomorphiste. – Histoire ecclésiastique.* Membre d'une secte hérétique du IVe siècle attribuant, par une interprétation littérale de l'Écriture (*Gen.,* I, 27 : Dieu créa l'homme à son image), un corps humain à Dieu : Saint Épiphane ne dissimule pas une secrète sympathie pour les audiens [sectateurs d'Audius († 372)] anthropomorphites. Il hésite à les traiter d'*hérétiques* tout en constatant, par une distinction plus subtile que juste, que, s'ils ne sont pas écartés de la foi, ils ne se sont pas conformés à la tradition et à l'enseignement ecclésiastiques. *Théologie catholique* t. 1, 2, 1909.
Emprunté au bas latin *anthropomorphites, anthropomorphita* « anthropomorphite » (ST JEROME, *Apologie contre Rufin,* 3, 23) lui-même emprunté au grec ἀνθρωπομορφίτης (suff. -ίτης, -ita dans le vocabulaire ecclésiastique « membre d'une communauté religieuse).

bientôt après la mort de son oncle, parce qu'il ouït dire que M. de Brèves, ambassadeur de France en Turquie, venait avec bonnes et expresses patentes du Grand Turc pour recouvrer tous les esclaves chrétiens. Un renégat[10] de Nice en Savoie m'acheta et m'emmena en son *temat* ; ainsi s'appelle le bien que l'on tient comme métayer du Grand Seigneur : car là le peuple n'a rien, tout est au Sultan ; le *temat* de celui-ci était dans la montagne, où le pays est extrêmement chaud et désert. L'une des trois femmes qu'il avait était grecque chrétienne, mais schismatique[11] ; une autre était turque, qui servit d'instrument à l'immense miséricorde de DIEU pour retirer son mari de l'apostasie[12] et le remettre au giron de l'Église, et me délivrer de mon esclavage. Curieuse qu'elle était de savoir notre façon de vivre, elle me venait voir tous les jours aux champs où je fossoyais, et un jour elle me commanda de chanter les louanges de mon DIEU. Le ressouvenir du *Quomodo cantabimus in terra aliena* des enfants d'Israël captifs en Babylone[13], me fit commencer, la larme à l'œil, le psaume *Super flumina Babylonis*, et puis le *Salve Regina*, et plusieurs autres choses, en quoi elle prenait tant de plaisir que c'était merveille ; elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il avait eu tort de quitter sa religion, qu'elle estimait extrêmement bonne pour un récit que je lui avais fait de notre DIEU et quelques louanges que j'en avais chantées en sa présence : en quoi elle disait avoir ressenti un tel plaisir qu'elle ne croyait point que le Paradis de ses pères, et celui qu'elle espérait, fût si glorieux, accompagné de tant de joie, que le contentement qu'elle avait ressenti pendant que je louais mon DIEU, concluant qu'il y avait en cela quelque merveille. Cette femme fit tant par ses discours que son mari me dit, dès le lendemain, qu'il ne tenait qu'à une commodité que nous ne nous sauvassions en France, mais qu'il y donnerait tel remède que dans peu de jours DIEU en serait loué. Ce peu

---

[10] **Renégat**, n. : Personne qui a renié sa religion. Issu de de l'italien *rinnegato* ou de l'espagnol *renegado*, famille du latin *renegare* → renier.

[11] **Schismatique,** adj. : Qui ne reconnaît pas l'autorité du Saint-Siège.

[12] **Apostasie**, n. f. : *Théologie*, Abandon de la foi et de la vie chrétiennes.

[13] *Quomodo cantabimus in terra aliena* des enfants d'Israël captifs en Babylone : voir le site suivant : http://promethee.philo.ulg.ac.be/engdep1/download/bible/psalms/psalm137/ARTPS137.HTM.

de jours dura dix mois qu'il m'entretint en cette espérance, au bout desquels nous nous sauvâmes avec un petit esquif, et nous rendîmes le 28 juin à Aigues-Mortes, et tôt après en Avignon, où M. le Vice-Légat reçut publiquement le renégat avec la larme à l'œil et le sanglot au cœur dans l'église de Saint-Pierre, à l'honneur de DIEU et édification des assistants. Mon dit seigneur nous a retenus tous deux pour nous mener à Rome, où il s'en va tout aussitôt que son successeur sera venu. Il a promis au pénitent de le faire entrer à l'austère couvent des *Fate ben Fratelli*[14], où il s'est voué. »

Telles sont les paroles de M. Vincent lui-même, dans la lettre qu'il écrivit étant à Avignon, et qui fut trouvée par hasard entre plusieurs autres papiers par un gentilhomme d'Acqs, neveu de M. de Saint-Martin, cinquante ans après qu'elle avait été écrite : il la mit entre les mains dudit sieur de Saint-Martin, son oncle, lequel en envoya une copie à M. Vincent deux ans avant sa mort, estimant qu'il serait consolé de lire ses anciennes aventures, et de se voir jeune en sa vieillesse ; mais, l'ayant lue, il la mit au feu, et bientôt après, remerciant M. de Saint-Martin de lui avoir envoyé cette copie, il le pria de lui envoyer aussi l'original, et lui en fit encore de très grandes instances par une autre lettre qu'il lui écrivit six mois avant sa mort. Celui qui écrivait sous lui, se doutant que cette lettre contenait quelque chose qui tournait à la louange de M. Vincent, et qu'il ne la demandait que pour la brûler, comme il avait brûlé la copie, afin d'en supprimer la connaissance, fit couler un billet dans la lettre à M. de Saint-Martin, pour le prier d'adresser cet original à quelque autre qu'à M. Vincent, s'il ne voulait qu'il fût perdu ; il fut donc envoyé au supérieur du séminaire des Bons-Enfants à Paris. Sans ce pieux artifice, il est certain qu'on n'eût jamais rien su de ce qui s'était passé en cet esclavage, car cet humble serviteur de DIEU faisait tous ses efforts pour cacher aux hommes les grâces et les dons qu'il recevait de DIEU, et tout ce qu'il faisait pour sa gloire et pour son service.

[14] Faites bien, Frères, nom vulgaire d'un hôpital des frères de Saint Jean·de-Dieu. (*Note des éditeurs.*)

En se rendant par mer de Marseille à Narbonne, saint Vincent de Paul est pris par des Turcs et vendu comme esclave (1605.)